

LA RUSSIE DE LA COMTESSE DE SÉGUR : DOURAKINE OU LE BARBARE REPENTI

BERNADETTE REY-MIMOSO-RUIZ

On a vu à Paris le comte Rostopchine, homme instruit et spirituel : dans ses écrits, la pensée se cache sous une certaine bouffonnerie ; espèce de Barbare policé, de poète ironique, dépravé même, capable de généreuses dispositions, tout en méprisant le peuple et les rois ; les églises gothiques admettent dans leur grandeur des décorations grotesques.

F. R. de Chateaubriand
Les Mémoires d'Outre-tombe

Depuis plus d'un siècle, les rayons des bibliothèques familiales conservent les œuvres de la Comtesse de Ségur, née Rostopchine. L'affirmation par l'auteur lui-même de sa double appartenance culturelle « convoque deux extrêmes, le libéralisme et le féodalisme ¹ » et manifeste son indépendance et une discrète nostalgie. Qui, hormis ses proches, connaissant l'existence de cette petite pièce de monnaie russe, enfouie au fond d'une poche, le jour de son départ de la Russie et conservée jusqu'à sa mort ² ?

Pourtant, depuis qu'elle a quitté la Russie en 1816, Sophie Rostopchine n'a jamais revu sa patrie cependant que son mariage en 1819 avec le comte de Ségur, illustre famille de noblesse de cour et ses rapports étroits avec le Second Empire ³ resserrent encore ses liens avec la France. Tout semble concourir à l'expression d'une

1. Francis Marcoin, *La Comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Études littéraires et linguistiques », 1999, p. 137.
2. Voir Hortense Dufour, *Comtesse de Ségur, née Sophie de Rostopchine*, Paris, Biographie, Flammarion, 1990, p. 120.
3. La fille de la Comtesse, Nathalie de Malaret (mère de Camille et Madeleine, les deux « petites filles modèles ») était dame d'honneur de l'impératrice Eugénie et figure sur le célèbre tableau de Franz-Xavier Wintherhalter, *L'impératrice Eugénie parmi ses dames d'honneur* (1855), huile sur toile 304 x 426 cm (Compiègne, musée national du château).

œuvre française, non seulement par la langue, mais aussi par les repères moraux illustrés dans les divers romans de la Bibliothèque Rose ⁴.

Pour rendre compte de la réalité, quelques personnages étrangers jalonnent les romans de la Comtesse. Ainsi, rencontre-t-on des portraits d'Anglais, d'Italiens, d'Allemands ou d'Américains, fort peu flatteurs qui laissent percer une certaine xénophobie de mise à l'époque, tandis que les Polonais échappent à cette stigmatisation de l'étranger pour revêtir les attributs de la victime, en conformité, là aussi, avec la mentalité française qui soutient depuis son soulèvement contre l'Empire russe la « sainte Pologne ». Il est donc bien étrange de lire sous la plume d'une Russe adoptée par la France une si singulière position qui ressemble, à première vue, à un reniement de sa patrie.

La démarche didactique de la Comtesse, qui se fit écrivain pour inspirer de bonnes pensées à ses petits-enfants avant de se sentir véritablement un auteur à part entière, néglige, en apparence, dans ses textes, la transmission des origines maternelles en occultant les éléments russes, voire en soutenant la position dissidente de la Pologne.

Dès lors, on est en devoir de s'interroger sur les raisons et le sens de sa démarche à propos des deux romans dans lesquels figurent des Russes : *L'Auberge de l'Ange Gardien* et surtout *Le Général Dourakine*, écrits en 1863. Pour la première fois, l'image de la Russie apparaît clairement dans ces deux ouvrages, même si *Les malheurs de Sophie* (1859) laissaient flotter des effluves de Voronovo, le domaine paternel où la famille Rostopchine s'installe en 1801. De tous les romans séguriens, ce sont sans doute les plus proches d'une peinture de la réalité historique, absente des récits précédents, baignant dans l'utopie bucolique du château de Fleurville qui « filtre avec soin les bruits venus du dehors » ⁵.

4. Édition populaire de Louis Hachette destinée à tous les publics dont celui de la jeunesse. Ces livres étaient distribués dans les gares. Ainsi que le note Pitre-Chevalier, rédacteur en chef du *Musée des Familles*, publication mensuelle à laquelle a collaboré Anatole de Ségur (troisième enfant de la Comtesse) : « Le puissant libraire de l'Université, M. Hachette, a réalisé le problème de la lecture à la vapeur [sic], par sa Bibliothèque des Chemins de Fer déjà si riche et si variée. [...] La Bibliothèque comprend sept séries. » (<http://comtessedesegur.ifrance.com>)

L'œuvre ségurienne, dont le premier volume fut les *Nouveaux Contes de fées* en 1857, s'ancre ainsi manifestement dans la politique de modernisation du pays impulsée par Napoléon III.

5. Voir Jacques Chupeau, « Dourakine en Ségurie, ou la Russie racontée aux enfants », *Les Cahiers séguriens*, n° 2, 2001, p. 7.

La volonté d'éduquer et de former les jugements des générations à venir s'affirme donc de manière plus précise dans le diptyque russe, même si quelques échos de la conquête algérienne visaient à exalter dans *Les Petites Filles modèles* (1858) la courageuse mission civilisatrice de la France sur les terres barbares d'Afrique ⁶.

Lorsque la Comtesse rédige *L'Auberge de l'Ange Gardien*, la guerre de Crimée ⁷ a connu une heureuse conclusion depuis plus de six ans et les relations diplomatiques entre la Russie et la France reprennent sous l'impulsion d'Alexandre II qui initie des réformes dans son empire afin d'ouvrir son pays à l'Europe.

À partir du fait historique, la Comtesse bâtit une intrigue dans laquelle apparaît dans le prologue la figure d'un obscur soldat français : Moutier « qui a fait son temps et s'en retourne chez lui » accompagné de son fidèle Saint-Bernard, Capitaine. Le hasard ou la Providence met sur son chemin deux jeunes enfants, Paul et Jacques, victimes innocentes des adultes, qu'il confie à Mme Blidot, patronne de l'auberge, et à sa sœur, la douce Elfy. Nous sommes en 1852.

Contrairement aux épisodes algériens, les horreurs de la guerre de Crimée figurent dans le roman et soulignent ainsi l'émotion de l'auteur partagée entre son pays natal et sa patrie d'adoption. Ainsi que le remarque Hortense Dufour, « Si elle veut survivre, Sophie doit se sentir française ⁸. » Pour cela, elle donne la parole à Moutier. En 1855, à son retour de Crimée, ce courageux zouave revient fidèlement à l'Auberge s'enquérir de Paul et de Jacques. La Comtesse se garde de toute opinion politique accordant à une fatalité, consécutive aux mauvais penchants des hommes, les causes de la guerre ⁹. Moutier raconte aux deux sœurs qui hébergent les enfants qu'il leur a confiés trois ans plus tôt :

-
6. Dans *Les Petites Filles modèles*, M. de Fleurville a disparu lors d'un combat contre les Arabes ainsi que sa veuve le rapporte à son amie Mme de Rosbourg : « Je vis dans un grand isolement depuis la mort de mon mari. Je vous ai raconté sa fin cruelle dans un combat contre les Arabes, il y a six ans. » (chapitre IV) Mais le lecteur n'en saura pas davantage.
 7. Pour rappel, la guerre de Crimée opposa la France de Napoléon III à la Russie de Nicolas I^{er} de 1853 à 1856. Cette grande victoire de Napoléon III contribua à asseoir son pouvoir sur la scène internationale. La paix fut signée au Traité de Paris le 30 mars 1856.
 8. Hortense Dufour, *op. cit.*, p. 501.

Je savais bien qu'il y avait des bruits de guerre avec la Russie. Je n'avais jamais eu de rencontre avec les Russes, puisque nous étions en paix avec eux ; je savais qu'ils se battaient bien, que c'étaient de braves soldats ¹⁰.

et la Comtesse de noter que « les deuils innombrables furent les conséquences nécessaires de ces immortelles victoires ¹¹ » à commencer par l'exploit de Moutier reprenant un canon des Anglais encloué par les Russes « qui ne valait pas la douzaine de pauvres diables [que j'ai] tués pour le ravoir ¹² » et la mort du brave Capitaine « la tête emportée par un boulet à Sébastopol ¹³ ». Bien qu'admirative des qualités guerrières des Français, la Comtesse souligne le courage des Russes « qui se battaient comme des lions ¹⁴ » et traite avec une relative bienveillance les ennemis de la France. Cette position demeure conforme à l'admirative phrase prononcée par Napoléon III à propos du soldat russe : « Il fallait le tuer deux fois. Il ne suffisait pas de le tuer pour qu'il tombe, il fallait encore le pousser ¹⁵. »

Le récit des combats du brave zouave, mentionne discrètement un général russe blessé ¹⁶ extirpé du chaos de Malakoff ¹⁷ par un secourable Français qui semble se faire l'écho de la démarche humanitaire d'Henri Dunant.

9. Il paraît peu probable que la Comtesse ignorait le différend religieux qui opposait la France à la Russie. Voir l'analyse qu'en livre Alain Goutman : « En 1846, lorsque l'empereur de Russie s'est rendu à Rome, les catholiques, dans leur aveuglement, ont peut-être cru voir le retour repentant de la brebis égarée. Mais, pour les orthodoxes, le vicaire du Christ rentrerait tout simplement chez lui après des siècles d'absence. » (*La Guerre de Crimée 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris, Perrin, coll. « Pour l'Histoire », 1995, p. 17) Dans la querelle autour des lieux saints, la Comtesse se range naturellement aux côtés des catholiques. La neutralité affichée de la Comtesse est remarquée par Pierre Bleton qui écrit : « Royaliste, catholique, la comtesse de Ségur se refuse à toute option politique. » (*La Vie sociale sous le Second Empire. Un étonnant témoignage de la Comtesse de Ségur*, Paris, Éditions Ouvrières, 1963, p. 110)
10. *L'Auberge de l'Ange gardien*, illustrations de Fouquier, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque Rose », s.d., p. 68.
11. *Ibid.*, p. 66.
12. *Ibid.*, p. 74.
13. *Ibid.*, p. 78.
14. *Ibid.*, p. 69. La guerre de Crimée occupe tout le chapitre VI : « Surprise et bonheur ».
15. Alain Goutman, *op. cit.*, p. 292.
16. « Oui, un pauvre général russe blessé qui ne pouvait pas se tirer des cadavres et des débris de Malakoff », *L'Auberge de l'Ange gardien*, *op. cit.*, p. 71.
17. Moutier sauve également son colonel blessé tombé aux mains des Russes. Les combats sanglants ont été rapportés par Léon Tolstoï dans *Les Récits de Sébastopol* d'après sa propre expérience. Rédigés en 1855, publiés en 1885, ils sont considérés comme le prélude de *Guerre et Paix*. Publication française chez Payot en 1933 dans une traduction de Louis Jousserandot, rééd. Petite Bibliothèque Payot, 1998.

L'entrée en scène du général Dourakine qui va mener l'intrigue durant tout le roman est fort habile. En effet, en différant son apparition, la Comtesse ménage la surprise de son lecteur tout en respectant le vraisemblable : la présence d'un étranger au cœur de la Normandie se justifie ainsi parfaitement. Il faut noter que le personnage principal est placé d'emblée dans une position de dépendance puisqu'il doit son salut à un Français et qu'il est prisonnier sur parole.

À l'image de l'exil de la famille Rostopchine, la France apparaît comme une terre d'accueil à laquelle on se doit d'être reconnaissant. Il est tentant de croire que le statut d'étrangère dont la Comtesse ne cessa d'être affublée durant toute sa vie ¹⁸ se retrouve dans la dette du général envers ses bienfaiteurs qu'il s'emploiera à combler, depuis son arrivée à Loumigny jusqu'aux dernières pages du *Général Dourakine*. La peinture d'un personnage haut en couleur constitue à la fois, et de manière contradictoire, une réponse à l'ostracisme français et l'affirmation du salut, toujours possible, des âmes.

D'une période historique, où l'intérêt suscité pour la Russie après la guerre de Crimée semble faiblir, Claude de Grève rappelle que « le mépris s'était atténué chez bon nombre de Français grâce aux échanges littéraires » mais émet certaines réserves en ajoutant :

Cependant quelque condescendance persistait qui, sans plus faire de la Russie une nation plongée dans les ténèbres de la barbarie, la maintenait au second rang dans le monde civilisé ¹⁹.

Certes, les observations sur les mœurs de la Russie ne sont pas les premières que le lecteur français rencontre ²⁰, loin s'en faut, mais elles ont la particularité d'émaner d'une Russe exilée en France à la différence, par exemple, des *Mémoires* de Louis-Philippe de Ségur,

18. Tous les biographes de la Comtesse notent la réserve dont elle fut entourée, à commencer par celle de sa belle-mère et de la population d'Aube-sur-Orne, village où se situe le château des Nouettes dans lequel elle résidait la plupart du temps. Ghislain de Diesbach relève : « Pour les gens du pays, châtelains ou paysans, également enracinés dans le terroir, tout nouveau venu est un *Parisien* et lorsque, au surplus, ce nouveau venu est une femme, au mari souvent absent, habillée avec une certaine fantaisie et parlant avec un étrange accent, elle est un objet de curiosité. Lorsqu'on sait qu'elle est russe, elle excite encore davantage la méfiance, car Russie et barbarie sont synonymes. » (in *La Comtesse de Ségur née Rostopchine*, Perrin, 1999, p. 119)
19. Claude de Grève, *Le Voyage en Russie*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990, p. XXXV.
20. L'ouvrage de Claude de Grève offre une passionnante anthologie de textes des voyageurs français en Russie.

oncle de l'époux de la Comtesse, venu en Russie sous le règne de Catherine II, qui semblent annoncer l'union future des deux familles ²¹.

Avant *Michel Strogoff* ²², où Jules Verne donne une vision exaltée de la Russie héroïque, Sophie de Ségur établit un tableau plus intime de l'Empire. Le personnage emblématique de Dourakine possède une ambiguïté, assez rare dans l'œuvre de la Comtesse, qui s'exprime dans un registre varié allant du burlesque au pathétique.

LE DIABLE DANS UN BÉNITIÈRE

La déroute napoléonienne de 1812 et les aléas qui suivirent provoquèrent, de façon brutale, la première rencontre des Français avec les Russes. Lorsque les troupes d'Alexandre I^{er} franchirent les portes de Paris et envahirent les Champs Élysées en 1814, les Parisiens découvrirent les Russes sous l'aspect de colonies de soldats barbus et rustres ²³. C'est donc en toute logique que Dourakine est présenté sous le vocable générique d'« un général russe ». Ensuite, après une habile parenthèse sur son séjour à Bagnoles de l'Orne où il prend les eaux pour se remettre de ses blessures, il semble disparaître de l'intrigue au profit de l'enfant martyr : Torchonnet, version masculine d'une Cosette qui n'aurait pas rencontré Jean Valjean ²⁴. Son retour n'en est que plus fulgurant. Un épisode rocambolesque permet à Moutier de le sauver de nouveau, cette fois-ci en le tirant du guet-apens tendu par l'aubergiste mécréant de Loumigny chez qui il avait pris pension. Le sergent n'aura pas affaire à un ingrat puisque le général reconnaissant le dote de vingt mille francs, somme rondelette qui lui permet de prétendre à devenir l'époux de la belle aubergiste Elfy.

21. Louis-Philippe de Ségur (1753-1830), ancien compagnon d'armes de La Fayette, fut envoyé à la cour de Catherine II comme ambassadeur et surtout pour sonder les intentions de l'impératrice au Proche-Orient en 1784. Dans ses *Mémoires*, il évoque surtout l'Ukraine et la Crimée visitées en compagnie de l'impératrice. S'il remarque l'absence de liberté des paysans, il donne de la Russie une vision relativement modérée, influencé sans doute par la personnalité de Catherine II.
22. Jules Verne, *Michel Strogoff* (1876). Dans ce roman d'aventures, le protagoniste, colosse au cœur fidèle, endure le martyre par fidélité envers son tsar, Alexandre II, et, plus que la cruauté, c'est le courage et le sens de l'honneur qui représentent les valeurs russes. Le rôle du barbare est dévolu au traître ou aux Tartares.
23. Voir à ce sujet la présentation de la société russe à Paris au Musée Carnavalet.
24. Il est à noter que les tractations de Dourakine avec l'aubergiste patron de Torchonnet évoquent nettement celles de Jean Valjean avec les Thénardièr.

Paré de l'*aura* du bienfaiteur, Dourakine se présente chez le curé du village et, non sans auto-dérision, déclare s'appeler « Dourakine, sot nom, puisqu'en russe *dourake* veut dire sot ²⁵ ». Dès son entrée en scène parmi la population laborieuse et honnête, Dourakine apparaît démesuré et devient le point de mire de la région. Extraverti à outrance, il détonne dans le paysage modéré formé par les autres personnages et son peu de respect pour les usages en font bien un barbare tels que les Français se figurent les Russes.

Physiquement il en impose, non par sa force comme Moutier, mais par sa corpulence impressionnante (« son gros ventre se déployant dans toute son ampleur »), son tempérament sanguin (« la face rouge comme s'il allait éclater »), son appétit extraordinaire autant qu'inquiétant (« J'ai une faim de cannibale »), et ses interventions aussi intempestives qu'exubérantes. Ses colères épouvantables, injustes et imprévisibles achèvent d'effrayer son entourage mais lui sont aussi un sujet de plaisanterie sur lui-même. Enfin, sa fortune est sans commune mesure avec le bien-être des sœurs aubergistes et il l'étale, *a contrario* de la retenue bienséante, mais sait aussi se montrer d'une générosité aussi prodigue qu'irréfléchie.

Bien que fort riche et comte, il n'est pas doté des habituels attributs accordés à la noblesse et des voyageurs le prennent facilement pour un maquignon. Rendu aux eaux, il perturbe joyeusement la tranquillité des journées à Bagnoles demandant « en mariage toutes les jeunes filles au-dessus de quinze ans, [invitant] toutes les personnes gaies et agréables à venir le voir en Russie, à Gromiline, près de Smolensk, [et qui] mangeait et buvait toute la journée ²⁶ », sans se soucier de créer une animation peu habituelle dans ces lieux fréquentés par de tranquilles bourgeois.

Plus encore que dans le texte, son désordre se manifeste dans les planches qui le représentent de manière d'autant plus significative que la Comtesse veillait elle-même au choix de ses illustrateurs. Confiée à Foulquier ²⁷ en ce qui concerne *L'Auberge de l'Ange Gardien*, l'image du Général restitue sa haute stature, sa « carrure d'Hercule » et y ajoute, par la coiffure, une connotation diabolique.

25. *L'Auberge de l'Ange gardien, op. cit.*, p. 120.

26. *Ibid.*, p. 206.

27. Il convient de remarquer que, au fur et à mesure des rééditions, le visage de Dourakine prendra des expressions de plus en plus débonnaires jusqu'à la bande dessinée de Louis-Michel Carpentier, publiée en 1981 chez Casterman, où il figure comme un bon vieillard alerte et replet.

En effet, de part et d'autre de son crâne dégarni, des mèches s'écartent et prennent la forme de petites cornes de démon. Bayard sera par la suite sans doute plus modéré dans son travail. Néanmoins le général apparaît également échevelé et son obésité semble encore renforcée.



Homme versatile, rien ne paraît pouvoir le civiliser. Par ailleurs, en pays catholique, il ne manifeste qu'une foi assez tiède. Si ses relations avec le curé du village sont cordiales, cela tient davantage à sa jovialité naturelle qu'au respect dû à un ecclésiastique. À la différence des autres protagonistes, il ne s'en remet pas à Dieu, mais à lui-même, pour démêler les situations les plus délicates :

- J'arrangerai tout cela, moi. Que personne ne se tourmente et ne s'afflige ! Je ferai en sorte que tout le monde reste content ²⁸.

Despote bienveillant mais despote malgré tout.

Suivant le genre du conte, il est proche de l'ogre effrayant. Tout en contraste, il se révèle meneur de jeu infatigable, impatient et tyrannique à l'image de son pays dont il donne lui-même une vision caricaturale à propos du mariage :

Il faut bien du temps pour tout cela ! Chez nous, en Russie, ça va plus vite que ça. Ainsi, je vois Mme Blidot ; vous me convenez, je vous conviens ; nous allons trouver le pope, qui lit des prières en slavon, chante quelque chose, dit quelque chose, vous fait boire dans ma coupe et moi dans la vôtre, qui nous promène trois fois en rond autour d'un espèce de pupitre, et tout est fini. Je suis votre mari, vous êtes ma femme, j'ai le droit de vous battre, de vous faire crever de faim, de froid, de misère ²⁹.

28. *L'Auberge de l'Ange gardien*, p. 220.

29. *Ibid.*, p. 223.

Sous la plume de la Comtesse, la barbarie russe se trouve liée à la tradition orthodoxe. Un sentiment identique est nourri par les Français à l'égard de ces autres barbares que sont les musulmans. Des traces du mamamouchi moliéresque ne sont pas étrangères au récit du général et l'effet comique temporise ce qu'il pourrait comporter de critique virulente. À l'opposé, la page consacrée à l'union d'Elfy et de Moutier dans l'église du village est empreinte d'une solennité qui donne sa valeur de sacrement au mariage ³⁰ :

Toute l'église était tendue en bleu, blanc et or. Une riche garniture d'autel, chandeliers, vases et fleurs, entourait le tabernacle doré artistiquement travaillé. Le curé était revêtu d'une magnifique chasuble d'étoffe dite pluie d'or. Les chantres avaient des chapes rouges et or. Des prie-Dieu, neufs et brillants, étaient préparés pour les assistants ; les prie-Dieu des mariés étaient couverts de housses de velours rouge. Le général et Mme Blidot se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche des mariés ; chacun prit place et la cérémonie commença ³¹.

En effet, pour la Comtesse, le plus grand tort du Russe, figuré par Dourakine, demeure l'obstination à suivre une religion, non seulement schismatique, mais aussi archaïque. Dourakine se situe à mi-chemin entre l'obscurantisme et la civilisation apportée à la Russie par la France. Il faut remarquer que le général parle admirablement la langue de Voltaire, à la différence des étrangers présents dans d'autres œuvres souvent affublés de tics de langage ou d'accents insupportables.

L'Auberge de l'Ange gardien annonce le voyage en Russie en introduisant des expressions révélatrices de cette contrée lointaine rapportées par Moutier imitant les cris des soldats russes, effrayés par son audace :

-*Tchiorte ! Tchiorte !* Ce qui veut dire : le diable ! le diable ³² !

N'oublions pas le fameux *knout* dont Dourakine menace Torchonnet, rendu encore plus effrayant car inconnu en France, à l'image de Mme Blidot qui déclare :

[...] il faut dire que le général est russe, et qu'en Russie les coups de fouet se donnent plus facilement que chez nous ³³.

À eux seuls ces termes relèguent la Russie dans un Moyen Âge ténébreux où la crédulité des paysans se mêle à la cruauté des châtiments. Éclairé et guidé par le modèle évangélique représenté par l'environnement de Loumigny, le général entame une ère de repen-

30. *Ibid.*, p. 292.

31. *Ibid.*, p. 290.

32. *Ibid.*, p. 74.

33. *Ibid.*, p. 243.

tir. Désapprouvé par le curé et Moutier, après la mémorable raclée infligée à Torchonnet, il connaît le remords et tente de se racheter en exerçant l'une des vertus cardinales : la charité.

Ce héros exotique, excentrique au sens premier du terme, projeté dans un village normand y vient cependant organiser le bonheur de ses nouveaux amis et de « général Dourakine » se transforme à la fin du premier volet de ses aventures en « généreux Dourakine ³⁴ ». En dépit de ses excès, il n'est pas entièrement condamnable et sa nature, profondément bonne, laisse présager un progrès sur la voie du salut. Mais, pour mener à bien l'évolution de son personnage, la Comtesse, entraînée peut-être malgré elle par les souvenirs de Voronovo, décide de le ramener sur ses terres russes et crée le double littéraire de Gromiline.

LE VOYAGE EN RUSSIE

Dans ce retour à la patrie du général Dourakine, le lecteur est emporté dans le quotidien sans une once de poésie et confronté à une réalité banale. Le regard qui se pose sur la Russie est bien un regard français dans la condamnation de la barbarie russe, mais la peinture de la Comtesse est aussi une réponse impertinente aux préjugés « gallocentriques ». Ses origines lui confèrent le plein droit de proposer une vision contrastée de son pays d'origine. À l'imagerie rassurante et stéréotypée de la Russie littéraire incarnée à Paris par Tourgueniev, à la célébration romantique des splendeurs architecturales, elle oppose une immersion dans le réel et puise dans ses souvenirs.

La part autobiographique dans l'élaboration de Dourakine a été soulignée de nombreuses fois, aussi un rappel suffira-t-il à évoquer l'ombre du général Rostopchine lui-même, dans sa truculence et son franc-parler, son humour et sa confrontation avec le monde occidental lors de son exil après l'incendie de Moscou dont l'Histoire tend à lui faire endosser la responsabilité, bien qu'il s'en soit défendu *a posteriori*. Michel Tournier, dans la préface de l'édition de la *Correspondance* de la Comtesse de Ségur relève :

Rostopchine a été certes le Premier ministre du tsar Paul I^{er}, puis le gouverneur et l'incendiaire de Moscou, mais c'est comme modèle du général Dourakine, héros de *l'Auberge de l'Ange Gardien*, qu'il a droit à notre

34. Le général Dourakine a racheté l'auberge de Bournier dans laquelle il avait failli périr et baptise l'établissement « Le général reconnaissant », p. 274.

mémoire. On imagine mal sa stupeur si on lui avait révélé cet avenir alors qu'il faisait sauter sa petite Sophie sur ses genoux ³⁵.

D'autres hypothèses ont été émises. Ghislain de Diesbach note que Dourakine rappelle naturellement « par sa corpulence et sa prodigalité André Rostopchine ³⁶, mais il a bien des traits d'un ami des Ségur, le général Michel Yermoff ³⁷ ». Certes, l'autorité despotique du personnage se rapproche de celle d'un militaire, ou du moins d'une autorité patriarcale, mais, le comportement de la Comtesse elle-même serait, d'après divers témoignages, avec ses colères et sa légendaire gourmandise, assez voisin de celui du général. L'esprit d'autodérision commun au comte Rostopchine et à sa fille transparaît dans les excès de Dourakine et lui confère une sorte d'authenticité. Cependant, le personnage demeure, au-delà des références, une vision emblématique de la Russie et un chant du souvenir. Ainsi que le souligne Isabelle Nières-Chevrel :

À Sophie, la Comtesse de Ségur a donné son prénom et son jour d'anniversaire ; à Dourakine, elle a donné sa mémoire – et son âge lorsqu'elle rédige *Le Général Dourakine. Le voyage romanesque de Dourakine en Russie* est pour sa créatrice une plongée dans sa mémoire ³⁸.

En effet, c'est par l'imaginaire que la Comtesse retrouve sa patrie d'origine. Elle redécouvre à Gromiline ³⁹ les plaisirs simples de son enfance, et l'évocation de la vie champêtre domine tout le séjour de Dourakine dans son domaine. Le sentiment de liberté acquis dès son plus jeune âge dans le parc de Voronovo lui laissera à jamais le goût de la campagne.

Comme dans un rêve éveillé, le retour de Dourakine à Gromiline s'effectue sans descriptions inutiles, à peine quelques noms sont-ils mentionnés pour que le lecteur puisse suivre l'itinéraire et sentir combien il s'enfonce dans la Russie profonde. Le sort de Saint-Pétersbourg se règle en une remarque qui considère que son « aspect majestueux et sévère ne plut à aucun des compagnons de route du vieux général » ; Moscou, cependant, ne donne lieu à

35. La Comtesse de Ségur, *Correspondance*, édition établie par Marie-José Strich, préface de Michel Tournier, Paris, Scala, 1993, p. 8.

36. Le plus jeune frère de la Comtesse, l'enfant préféré de sa mère qui vivait comme un prince et dilapida sans remords la fortune familiale. Ce fut l'un des rares membres de sa famille résidant en Russie à venir lui rendre visite à Paris.

37. Ghislain de Diesbach, *op. cit.*, p. 233.

38. Isabelle Nières-Chevrel, « Le Croquemitaine et la mère Fouettard », *Les Cahiers séguriens*, n° 1, 2001, p. 36.

39. Le château des Nouettes (Aube-sur-Orne) acheté par la Comtesse et qui finalement constitua toute sa dot, au grand dam de sa belle-famille, présente des caractéristiques voisines de celles de Voronovo dans un espace beaucoup plus limité.

aucune description. La vieille capitale, où ils ne séjournent que deux jours, se contente d'exciter « leur curiosité et leur admiration ⁴⁰ ». On ne saurait être plus concis.

Dans ce périple, les inconvénients du retard technologique sont soulignés au détour d'une phrase (« faute de chemins de fer »), discret hommage à la Compagnie française dont le comte de Ségur était, par ailleurs, le Directeur ⁴¹. L'organisation désastreuse de l'Empire se signale par la gêne dans laquelle Mme Dobrovine, veuve de guerre ⁴², se trouve parce que « son mari a dépensé beaucoup d'argent pour sa campagne de Crimée : elle a tout payé et elle est restée avec treize cents roubles de revenu ⁴³ ». Quant au confort de la grande bâtisse, il semble rudimentaire et demande des trésors d'ingéniosité au couple Derigny pour que les lieux deviennent habitables.

Symboliquement, sur le sol russe, le caractère emporté de Dourakine (« les colères devenaient plus fréquentes : l'ennui gagnait le général ») s'aggrave comme si ses mauvais instincts revenaient au galop. L'espace russe s'accompagne d'une régression au stade enfantin. De fait, le général se comporte comme un gros bébé capricieux, un de ces enfants insupportables incapables de maîtriser leurs désirs ⁴⁴. Cette fâcheuse humeur ne pouvait être apaisée que par l'absorption de nourriture, ce qui le renvoie à un stade quasiment animal.

Dès les premières pages du roman la rudesse du pays s'annonce avec les serviteurs de Gromiline qui apparaissent conformes à l'imagerie populaire avec leur barbe et leur caftan ⁴⁵ et tels qu'ils seront représentés par Gaston de Ségur après un voyage chez sa grand-mère. Ces détails contreviennent aux interdictions édictées par Pierre le Grand un siècle et demi plus tôt, en même temps qu'ils sont un exemple implicite de l'influence du clergé orthodoxe qui ne peut manquer d'exaspérer la Comtesse.

De fait, l'atmosphère locale est créée à partir d'éléments du quotidien, comme en témoignent les termes russes émaillant le

40. *Le général Dourakine*, illustrations d'Émile Bayard, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque rose illustrée », 1919, chap. I : « De Loumigny à Gromoline », p. 1.

41. Eugène de Ségur fut nommé directeur des Chemins de fer de l'Est en 1854.

42. « Mon pauvre Dimitri ! Mon excellent mari ! Tué, tué à Sébastopol ! », *ibid.*, p. 108.

43. *Ibid.*, p. 150.

44. Voir à ce propos l'article de Aimée Israël-Pelletier, *Colonialism and French Culture in the Comtesse de Ségur*, University of Texas at Arlington, publié sur le site <http://comtesse-desegur.france.com>

45. Autant de personnages que les petits Français comparent « aux sapeurs ».

roman ⁴⁶ qui relèvent à la fois de l'exotisme et d'un souci didactique ⁴⁷. Certes, si « l'artifice lexical ⁴⁸ » est largement en usage au XIX^e siècle pour représenter l'ailleurs, dans le cas du *Général Dourakine*, il renvoie surtout à la volonté de retrouver une part de la Russie. En effet, l'examen des termes répertoriés laisse deviner une jubilation de l'auteur à évoquer ces nourritures de l'enfance dont les odeurs semblent encore lui parvenir par bouffées. Nous sommes loin des descriptions précises de Custine ou de la vision éthérée de Nerval ⁴⁹.

La nostalgie et le regret de constater les imperfections de son pays percent sous le déroulement de l'intrigue. Si le lecteur rencontre de multiples marques de la brutalité russe à travers les scènes où sont fouettés, ou menacés de l'être, divers personnages, s'il est confronté à l'affreuse Mme Papofski hypocrite, cruelle, sotté et à sa ribambelle de petits monstres, il trouve aussi dans sa visite de la Russie, le fidèle Vassili qui « secondait Derigny avec l'intelligence qui caractérise le peuple russe ⁵⁰ » et surtout l'aimable portrait de l'autre nièce de Dourakine « la bonne et aimante » Natalia qui est « le très rare mais vrai type russe ⁵¹ » mais qui, elle aussi, émigrera en France.

À lire la Comtesse, il semble donc que ces « bons Russes » soient condamnés par une secrète malédiction à fuir leur patrie. Or, l'égalité de caractère, la patience et la douceur de la vertueuse Mme Dabrovine relèvent aussi de sa conversion au catholicisme ainsi qu'elle le confesse à son oncle :

Le malheur a ouvert mon cœur aux consolations chrétiennes d'un bon et saint prêtre catholique qui vivait dans mon voisinage et qui m'a appris à souffrir avec résignation et à espérer ⁵².

Cette déclaration de la foi et de l'espérance fait écho à la charité et permet à l'auteur d'exposer habilement les vertus cardinales de tout bon chrétien, dans un élan de prosélytisme sentimental.

46. Les renvois affectent surtout la nourriture populaire et les relations entre maîtres et domestiques. La langue russe, parlée par les contre-modèles que sont les enfants Papofski, est réservée au peuple inculte. Cependant perce une fierté dans la bouche de Dourakine qui recommande aux enfants Derigny d'apprendre le français à ses petits-neveux qui eux-mêmes leur enseignèrent le russe.

47. Chaque mot russe reçoit sa traduction.

48. Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, p. 98.

49. Gérard de Nerval, *Aurélia*, 1855.

50. *Le Général Dourakine*, p. 101.

51. *Ibid.*, p. 100.

52. *Ibid.*, p. 119.

À l'exemple des Derigny irréprochables et honnêtes Français, s'ajoute celui de la vertueuse nièce Natalia Dobrovine, et surtout, les malheurs du prince polonais auxquels l'âme généreuse du général ne peut rester insensible. Tout converge pour une progressive conversion à la « vraie foi » à laquelle la Comtesse avait elle-même cédé.

De fait, le général accomplit ce qui demeure inaccessible à Sophie de Ségur : revenir en Russie. Cependant, si la puissance de l'imagination permet de réaliser un vœu secret, la raison semble prendre le pas sur le désir puisqu'il est impossible de bien vivre en Russie en étant catholique.

L'UTOPIE ÉVANGÉLIQUE

Le cheminement spirituel du général Dourakine s'accompagne d'une progression topographique. Richissime propriétaire terrien, sans la guerre de Crimée il serait resté dans l'ignorance du progrès. Ce sont ses rencontres avec Moutier et Derigny qui le mènent sur la voie du salut en le conduisant en France. Son séjour à l'auberge de l'Ange gardien, au nom emblématique et prophétique, lui laisse entrevoir les bienfaits d'une vie régie par la religion.

Comme le pécheur repentant, il échoue une première fois en voulant sauver Torchonnet parce qu'il n'est pas encore prêt pour une rédemption, il faudra qu'il se débarrasse des scories de sa vie passée pour envisager une complète guérison de l'âme. Le passage obligé par la Russie, terre encore barbare comme en témoignent le comportement de Mme Papofski, la corruption des hommes de loi dans l'épisode du capitaine Ispravnik, véritable maître-chanteur, le confort spartiate de Gromiline ainsi que le manque d'initiative des domestiques, deviennent le prétexte à son éducation. Voyage initiatique pour le vieil homme replongé dans les turpitudes d'une nation mal gouvernée, le retour au pays natal est l'occasion de sauver son âme en volant au secours du prince polonais.

Le récit second que constitue l'épisode du prince Romane Pajarski devient le pivot moral du roman. La figure du Polonais y apparaît revêtue de toutes les qualités, y compris celle de l'innocence puisqu'il n'a pas participé au complot pour lequel il a été envoyé en Sibérie ⁵³. Certes, il semble inconcevable que la

53. Le 6 juin 1867, l'attentat perpétré contre Alexandre II à Paris par le Polonais Berezowski trouve dans la Correspondance des échos assez mesurés : « Tu as vu l'attentat contre les empereurs revenant en voiture de la revue. Le malheureux qui a

Comtesse accorde à un conspirateur politique le statut de héros, mais il est encore plus surprenant qu'elle le range au panthéon des « Martyrs de la Russie ».

Élevé au rang de figure blonde christique, le prince Romane apparaît sous le visage du pauvre parmi les pauvres, affamé et vêtu en paysan. De multiples épreuves lui sont imposées, à commencer par la déportation en Sibérie et une difficile évasion où il rencontre un avatar russe de la Samaritaine en la personne de Maria Fenizka qui le soustrait à la dénonciation de son père. Ensuite, il est sauvé par de purs enfants mais, il est contraint, pour égarer les soupçons de Mme Papofski, d'adopter l'identité d'un Anglais. Ce travestissement constitue l'outrage suprême pour la Comtesse qui conservait un souvenir désastreux de son séjour à Londres chez sa fille ⁵⁴. Comme le Christ, Romane permet à Dourakine de sauver son âme en renonçant à ses biens en terre schismatique pour regagner, quasi converti, la douce France catholique. Car c'est bien pour sauver le malheureux Polonais que le Général met au point un stratagème pour s'enfuir sans éveiller les soupçons de la terrible Papofski, car il redoute « une dénonciation [qui] est toujours bien accueillie dans ce pays, surtout quand il y a de la Pologne et du catholique sous jeu ⁵⁵ ».

En se dépouillant de ses oripeaux russes après avoir rendu la liberté à ses serfs, il accomplit, en le modulant, l'enseignement évangélique :

En vérité, je vous le déclare, personne n'aura laissé maison, femme, frère, parents ou enfants, à cause du royaume de Dieu, qui ne reçoive beaucoup plus en ce temps-ci et, dans le monde à venir, la vie éternelle ⁵⁶.

Dourakine quitte ses terres, mais entraîne dans son exil ses proches les plus chers. Son sacrifice est matériel, il s'agit donc d'un

tiré sur le czar a son père en Sibérie ; sa mère est morte pendant le voyage de Sibérie ; sa sœur restée seule a été en butte aux plus cruels traitements de la part de l'escorte. Tous ces souvenirs ont tourné la tête du malheureux Polonais et il a fait l'acte de folie qui va le mener à l'échafaud. Il a manqué de tuer **notre** empereur en visant le sien ; heureusement qu'il n'y a personne de tué ni de blessé, sauf l'assassin qui a deux doigts coupés par les éclats du pistolet qui était trop chargé. » Lettre du 11 juin 1857 à Jacques de Pitray (fils d'Olga, la dernière des enfants de la Comtesse). L'on voit que le sort de Napoléon III préoccupe davantage la Comtesse que celui d'Alexandre II (*Correspondance, op. cit.*, p. 158-159).

54. Séjour de la Comtesse chez sa fille, Nathalie de Malaret, à l'occasion de la naissance de Louis-Napoléon, frère de Camille et Madeleine, en 1856.

55. *Le Général Dourakine*, p. 183.

56. Évangile selon saint Luc, 19.

christianisme humanisé. Or, comment ne pas songer à la conversion de la jeune Sophie Rostopchine qui, après une longue maladie de langueur, suivit les conseils maternels et embrassa le catholicisme ? Outre le chagrin causé à un père qu'elle aimait, cet acte lui fermait à jamais les portes de la société russe car elle ne pouvait plus prétendre à un mariage honorable. Liée à la personne du tsar, la religion orthodoxe participe de la grandeur de l'Empire, le pose en puissance spirituelle et nourrit le mythe de la Troisième Rome que prétendit être Moscou après la chute de Constantinople⁵⁷. Il s'agit donc d'une trahison, non seulement religieuse, mais aussi politique. Si Catherine de Russie avait eu une grande indulgence envers le catholicisme, les révoltes polonaises de 1830, 1846, 1848 et 1851 ont impulsé une politique plus rigoureuse au sein de l'Empire

Lorsque la comtesse rédige *Le Général Dourakine*, au premier trimestre 1863, l'insurrection de la Pologne contre l'autorité russe (nuit du 22 au 23 janvier 1863) est bien présente à son esprit. L'introduction du personnage de Romane, la longue insertion du récit de son évasion rappellent l'intérêt de la Comtesse envers la cause polonaise et ses actions charitables envers les réfugiés :

Monsieur Gutt m'a pris tout mon après-dîner, il m'a amené un jeune Polonais pour lequel il fait une souscription pour faire à Caen ses études de médecine. J'ai donné 5 francs par mois pour deux ans⁵⁸.

Pour camper ce personnage, elle s'est beaucoup inspirée d'un extrait des *Mémoires* de Rufin Piotrowski, publié sous le titre des *Souvenirs d'un Sibérien*⁵⁹. Sans doute aussi avait-elle connaissance des *Martyrs de la Russie* de Michelet (1851) ainsi que des *Souvenirs d'un exilé en Sibérie* du prince Obolenski, traduits en 1862 par son neveu Augustin Galitzin. Elle conserve la trame du texte de Piotrowski mais attribue le statut de prince à son héros et surtout lui octroie un patronyme significatif propre à jeter le trouble sur sa totale adhésion à la cause polonaise. Ainsi que le souligne Laura Kreyder⁶⁰, le nom de Pojarski est directement puisé dans l'histoire

57. Voir entre autres Ettore Lo Gatto, *Le Mythe de Saint-Pétersbourg*, traduction de Christine Ginoux, La Tour D'Aigues, éditions de l'Aube, 2000.

58. Lettre du 12 décembre 1863, coll. privé, citée in *Les Amis de la Comtesse de Ségur*, Catalogue de l'Exposition 2001, Musée de la Comtesse de Ségur, Aube, juin 2001, p. 16.

59. Voir Rémy Saudray « *Le Général Dourakine et les Souvenirs d'un Sibérien* », in *Les Amis de la Comtesse de Ségur*, n° 2, 1991.

60. Laure Kreyder, « Deux rencontres littéraires », in *Cahiers séguriens*, n° 2, 2001, p. 82.

des héros de la Russie puisque ce personnage avait contribué à libérer le pays des Polonais qui occupaient le Kremlin ⁶¹.

Cette longue parenthèse narrative du récit de Romane manifeste, d'une part, l'habileté de l'écrivain à s'appropriier des textes d'inspiration historique, et, d'autre part, sa détermination à se vouloir française. Pour mieux frapper la sensibilité de ses lecteurs elle inclut un épisode où un jeune catholique est fouetté à mort, et n'hésite pas à mettre l'accent sur la dureté des camps sibériens.

Au-delà du pittoresque et de l'émotion, en contrepoint de la farce dévolue au personnage de Mme Papofski, la fonction du texte est de soutenir la Pologne quand elle est victime de sa plus grande vertu : sa fidélité au culte romain.

Ce personnage providentiel entraîne Dourakine à se dépasser et si sa brutale décision de tout quitter s'accorde à son impulsivité, elle appartient aussi au domaine du renoncement et de la révélation. Animé par la générosité, Dourakine comprend que le salut ne peut exister qu'en France où, plusieurs années plus tard, se préparant à quitter ce monde, il livre une dernière recommandation :

Je mourrai, vous léguant à tous des sommes considérables, entouré de mes enfants et petits-enfants, dans les bras de notre bon curé, qui restera toujours notre confesseur et notre directeur à tous [...] ⁶².

En écho à cette conversion implicite, la dernière illustration du roman nous livre un général pacifié, réduit à un visage angélique encadré de deux ailes, préfiguration de l'envol de son âme vers un paradis saint-sulpicien. Nous sommes bien loin du diable de Foulquier ou même du gros bonhomme sanglé dans son uniforme que Bayard dessine en marge du texte. Dourakine devient l'ange gardien de la tribu de Loumigny :



61. Dimitri Mikhaïlovitch Pojarski (1578-1662) contribue à libérer le Kremlin de l'occupation polonaise le 27 octobre 1612 et ouvre ainsi la voie à la dynastie des Romanov (1613). Oublié pendant deux siècles, il connut un renouveau de gloire après l'invasion de la Russie par les troupes napoléoniennes.

62. *Le Général Dourakine*, p. 375.

Cependant, l'image que donne la Comtesse de sa Russie natale n'est pas totalement négative. Certes, elle constate les failles et les erreurs de ce vaste empire qu'elle oppose implicitement à la douceur de vivre en France, mais demeure confiante dans un progrès possible, pourvu que l'exemple religieux soit présent. En effet, demeure dans l'âme russe un fond honnête et ouvert à la justice : le prince Négrinski n'arrête-t-il pas Ispravnik et la mort de Mme Papofski ne laisse-t-elle pas entrevoir des jours meilleurs pour les domestiques et paysans de Gromiline ?

À sa manière, elle semble suivre la démarche intellectuelle des occidentalistes qui espèrent dans l'influence européenne pour tirer l'Empire des griffes de l'Église orthodoxe passéiste et intolérante. Cet espoir reste cependant fragile. La Russie qu'elle nous livre demeure abandonnée de ses sujets les meilleurs pour l'utopique havre de paix français. L'audace d'une telle démarche n'échappera ni à André Rostopchine, ni à l'État russe lui-même, puisque le roman sera condamné vigoureusement par le premier et interdit par le second ⁶³.

Le lecteur reconnaît dans cette peinture idyllique de la France l'influence de Gaston, le fils aîné bien aimé, l'ardent prédicateur. Celui-ci « fera du quartier Saint-Sulpice à Paris et plus encore de la rue Cassette où il habite, un centre intellectuel au rayonnement très fort qui lui vaudra d'être surnommé à Rome *Monsignore Sulpiziano* ⁶⁴ ». En effet, les longs entretiens avec Mgr de Ségur imprègnent ses romans d'effluves évangéliques proches du quiétisme et accordent à certains personnages une quasi sainteté qui donne un relief tout particulier à la truculence du général.

Outre la vivacité de l'intrigue, le personnage de Dourakine, bien campé et doté d'une psychologie affinée, constitue comme une métaphore des luttes intérieures de Sophie de Ségur, née Rostopchine. En exilant ses personnages vers la France, celle-ci exprime aussi le refus de rendre hommage à sa mère, Catherine

63. L'interdiction du roman en Russie est mentionnée dans l'étude de Francis Marcoin, *op. cit.*, p. 311, et dans la biographie établie par Ghislain de Diesbach, *op. cit.*, p. 242. Il faut noter qu'en 1863 le tsar Alexandre II avait aboli le servage depuis deux ans (5 mars 1861) et que les catholiques faisaient l'objet d'une surveillance accrue depuis la révolte polonaise. À ce propos on peut consulter A. Boudou, *Le Saint-Siège et la Russie, leurs relations diplomatiques au XIX^e siècle* (Plon, 1922) et l'article de Jean-François Bourret « L'Église catholique latine dans l'empire russe », accessible sur le site <http://www.clio.fr>.

64. Francis Marcoin, *op. cit.*, p. 280-281.

Rostopchine, catholique rigoureuse demeurée à Voronovo jusqu'à sa mort en 1859, dont l'influence sur le fils préféré de la Comtesse fut déterminante ⁶⁵. Elle lui pardonne difficilement d'avoir encouragé, au cours de sa visite en France de 1836 à 1839, Gaston à entrer dans les ordres. Vieille rancune à l'égard d'une mère dépourvue de tendresse dont la conversion au catholicisme en 1806 avait entraîné un tel bouleversement au sein de la famille que sa fille ne peut approuver un élan religieux aussi violent dans ses conséquences. Catholique oui, mais parmi les catholiques ! Catholique oui, mais sans fanatisme !

Telle semble être la position de la Comtesse. En s'opposant de fait à la figure maternelle dont elle condamne la cruelle rigueur, les romans « russes » prêchent une nécessaire harmonie et une douceur inséparables de l'enseignement évangélique.

Le récit de la rédemption de Dourakine, barbare perfectible, démontre, en conformité avec le dessein moralisant de la collection Hachette, que la grâce divine peut s'étendre à tous les esprits. Cependant, le choix de l'espace russe ne relève pas seulement d'une volonté de dépayser ses lecteurs. Certes, il écarte raisonnablement la nostalgie de l'impossible retour, mais demeure un hommage à l'enfance, une ode aux temps révolus, si l'on en croit une confidence datée du 22 septembre 1872 :

J'avais écrit *Le Général Dourakine* par amour de ma Russie natale. Après avoir visité notre beau pays, je m'y suis cependant accoutumée. J'ai trop de morts là-bas : laissons les tombes et regardons vers le ciel, les paysages qui nous entourent et ceux qui sont parmi nous !

Le travail de mémoire de la Comtesse, au soir de sa vie, rejoint l'espoir d'une Russie idéalisée tolérante et moderne ⁶⁶. Le salut lui viendra de son éveil à une foi débarrassée des superstitions médiévales dans un retour au christianisme généreux. La Comtesse de

65. Catherine Rostopchine en se convertissant au catholicisme brisa l'harmonie de son couple, imposa à ses enfants une éducation spartiate, les exposa à la réprobation générale, condamna ses filles à renoncer à se marier en Russie. Les opinions divergent à son sujet : pour Gaston de Ségur, c'est une âme pieuse admirable ; pour sa petite-fille Lydie Rostopchine restée en Russie il s'agit « d'une fanatique à l'esprit rétréci ». La figure de la bonne mère rencontrée si souvent dans l'œuvre de la Comtesse est le contre-modèle des souvenirs de l'écrivain et sans doute une version idéalisée de sa propre maternité.

66. Marie-José Strich rapporte que les derniers mots la Comtesse ont été prononcés en russe : « Mes enfants, mes enfants. » (voir *Correspondance*, p. 197)

Ségur suit-elle là les traces d'un Chateaubriand qui aurait arpenté les steppes de l'Asie centrale ? Peut-être, si l'on en juge par la vocation salvatrice du christianisme, mais pour revenir au monde de la littérature enfantine, « ceci est une autre histoire ⁶⁷ ».

Faculté Libre de Lettres, Toulouse - LLA

67. Rudyard Kipling, *Just so stories for children*, 1902.